

*S'évanouir, s'épanouir*¹

Pour vous parler d'écriture et de biffure (ou d'effacement) dans l'œuvre de fiction, je voudrais commencer par vous citer une phrase fort belle, qui m'a beaucoup frappé lorsque je l'ai lue, mais dont je ne suis pas parvenu à retrouver l'auteur. Je suis sûr en tout cas que cet auteur n'est pas moi : si c'était moi, je ne manquerais pas de m'en vanter. Une phrase qui, en apparence, ne concerne pas vraiment notre sujet, mais qui jette une vive lumière sur la nature de l'acte d'écrire, et va me conduire à réfléchir sur les hésitations de l'écriture, et les raisons pour lesquelles un écrivain tâtonne à la recherche de ses mots, donc efface et corrige.

En substance, cette phrase disait que créer une fiction, inventer une histoire, c'est *se souvenir de quelque chose qui n'a pas existé*. Oui, lorsqu'on invente un récit, un personnage, une atmosphère, ce qu'on invente alors a toute la saveur du souvenir, donc toute la substance du réel. Cela n'a rien d'une construction intellectuelle, d'une fabrication *ex nihilo*, ou de la réalisation d'un plan que notre pensée projetterait dans le vide, tel un gabarit ou un échafaudage qui précéderait dans l'existence une maison future. Non, c'est toujours d'une maison qu'on se souvient, une maison pleine de vies et de destins. C'est donc toujours une maison qu'on invente. L'invention, comme le souvenir, est faite d'images, de sensations, de présences, de désirs et de regrets, dont l'écrivain de fiction a la conviction intime qu'ils ont existé, qu'ils existent. Ou pour mieux dire, dont l'écrivain a la perception vivante et palpitante. S'il parvient

¹ Conférence prononcée à Berne, sur le thème général d'un colloque intitulé « Écrire et biffer ».

à les mettre en mots, c'est parce qu'ils existent en chair. Si donc on invente une fiction, c'est parce qu'elle est réelle.

Mais comparer la fiction à la remémoration d'un événement, d'un être, d'un drame ou d'une sensation réels, c'est arriver tout droit à la question des ratures, des biffures, des allers et des retours de l'écriture, des hésitations ou repentirs de l'auteur. Car si écrire de la fiction, c'est faire un geste de mémoire, la création littéraire est soumise aux mêmes aléas que le souvenir. Le travail d'écriture est un travail de cette « oublieuse mémoire » dont parle Supervielle, qui oblige l'écrivain à une quête longue, difficile, aléatoire, jusqu'à retrouver, ou plutôt approcher la pureté native, l'impossible précision première de ce qu'il veut narrer. Si la fiction était inventée de toutes pièces, elle serait faite de pièces, justement, et ce pourrait être une machine parfaite, que l'on peut agencer entièrement avant même de l'écrire. Et l'écriture, alors, pourrait être sans rature. Mais dès lors que la fiction est affaire de réel, et recherche du réel, elle a toute la belle imperfection du souvenir.

Jamais un souvenir n'est d'une parfaite netteté, d'une parfaite clarté, d'une pleine présence. Ou s'il l'est, il brille alors avec une telle force qu'il occulte le reste. C'est un soleil dévorateur, qui brûle la terre sans l'éclairer. Dans notre mémoire, dans notre expérience, tout événement, toute chose et tout être, dès lors qu'ils existent d'une manière intense, en même temps se dérobent, et se dérobent dans leur intensité même. Il arrive à l'inverse que leur lumière soit incertaine, ou trop faible, et nous avançons alors à tâtons dans un paysage qu'ils n'éclairent qu'à peine. Comme il est difficile de retrouver, donc de créer un monde où la lumière soit généreuse sans être éblouissante, un monde qui éclaire et réchauffe à la fois !

Du Dieu de la Genèse, on a pu dire, après la création de l'univers, du soleil et de la lune, de l'alternance heureuse du

jour et de la nuit : « Il vit que cela était bien ». L'écrivain est toujours très loin de pouvoir en dire autant.

Pour redescendre des hauteurs métaphoriques à la réalité banale de l'écriture : je me suis rendu compte que j'avais horreur de me relire une fois qu'un de mes livres était publié. L'une des raisons de cette horreur, la principale sans doute, en est que si le livre est édité, je ne puis plus le retoucher, et que je vais souffrir en découvrant toutes les imperfections que forcément il conserve. Dans mes mauvais moments, il m'arrive donc de souhaiter biffer, ou effacer tout ce que j'ai pu écrire, pour recommencer à neuf, sans laisser de ces traces qui sont forcément des scories. Il n'y a de parfait que la table rase.

*

Mais en réfléchissant à ce geste inévitable et interminable, de biffer ou d'effacer, il m'est apparu un singulier paradoxe. J'ai soudain pris conscience que *tous* les mots d'une œuvre sont voués à la disparition, et pas seulement ceux qu'on efface volontairement. Comment cela ? Je vais tenter de m'expliquer.

Rappelez-vous les lectures les plus passionnantes, les plus prenantes, les plus magiques, les plus intenses que vous ayez faites dans votre vie. Un roman de Dostoïevski, un poème de Rimbaud, peut-être le *Quatuor d'Alexandrie* de Lawrence Durrell, peut-être Proust, peut-être Thomas Mann. Peut-être lisez-vous vite, peut-être lentement. Peu importe. Et peu importe que l'œuvre soit longue ou brève, qu'elle soit un poème ou un roman. Si cette lecture vous emporte, elle vous emporte dans un monde, elle crée un monde où vous entrez, où vous habitez, elle devient le monde. Tant et si bien que les mots dont l'œuvre est faite, vous ne les voyez plus, vous ne les lisez plus. Non, vous ne les lisez plus : vous êtes en eux, vous êtes par eux, vous êtes eux et ils sont vous. Pour le dire en termes sans doute banals et rebattus,

mais exacts néanmoins : les mots ne sont plus les mots, ils sont le monde. Le livre n'est plus un livre, c'est la vie. Et le lecteur, à son tour, le livre refermé, va se souvenir de quelque chose qui n'a pas existé.

Autrement dit, si l'œuvre est digne de ce nom, ses mots sont entièrement transparents à l'être qu'ils vous donnent d'habiter. Ses mots n'existent plus en tant que tels, ni ses phrases, mais seulement le réel vivant, l'être pur, qui est là devant vous, en vous, pour vous. Autrement dit encore, dans l'œuvre digne de ce nom, les mots se sont comme *effacés* devant l'être qu'ils ont créé, que vous créez à votre tour en les lisant. Autrement dit enfin, dans l'œuvre digne de ce nom, les mots sont si forts, si justes, si vrais, si brûlants, qu'ils n'existent plus en tant que mots. Ils disparaissent dans leur propre éclat. Quand les êtres et les choses sont parfaitement nommés, ils existent dans leur plénitude. Eh oui, mais dès lors, les mots *sont* les êtres et les choses, les mots le cèdent aux êtres et aux choses, les mots deviennent le monde. Ce n'est pas qu'ils perdent leur substance, leur beauté propre, mais cette substance et cette beauté deviennent celles du monde. Les mots, alors, *s'évanouissent* en même temps qu'ils *s'épanouissent*, et parce qu'ils s'épanouissent.

Le paradoxe est alors le suivant : le travail de l'écrivain, lorsqu'il corrige, lorsqu'il retouche ses phrases, lorsqu'il supprime des mots pour en mettre d'autres, ce travail consiste simplement à bannir tous les mots qui menacent de garder leur réalité verbale, leur matérialité, et dont la présence ferait dire au lecteur : en somme, ce ne sont que des mots en un certain ordre assemblés, mais en les lisant je continue à les percevoir comme tels, je lis des phrases, je vois des articulations, je me heurte à des chevilles – bref, je continue à savoir qu'il s'agit d'un travail d'écriture ; je n'aperçois pas, dans ces mots, au travers de ces mots devenus transparents, la lumière du monde. Je ne vois pas ces mots comme je verrais le monde.

Les mots d'une œuvre doivent impérativement être agencés de manière à ne plus faire obstacle à leur propre lumière, un peu comme les atomes de carbone, pour devenir diamant et non substance opaque, doivent s'organiser pour que la lumière – leur propre lumière – les traverse. Ils doivent organiser avec le plus grand soin, la plus grande précision, leur propre effacement. Bref, pour que n'existe plus, sur la page, que le réel en sa splendeur, l'écrivain s'efforce de ne garder que les mots qui seront translucides. Oui, tel est le paradoxe : à ma table de travail, je m'efforce d'effacer (à coups de gomme, ou plutôt, de pressions répétées sur la touche *delete* de mon ordinateur) *les mots qui ne seront pas capables de s'effacer tout seuls* – qui n'auront pas la vertu de s'évanouir glorieusement dans leur propre lumière.

C'est assurément un paradoxe, mais je ne crois pas le fabriquer à plaisir. Je crois vraiment que pour l'écrivain, les mots, en même temps qu'ils sont la matière même de son art, et ce qu'il aime le plus au monde, les mots dont il aime la forme, le dessin, la sonorité, la réalité propres, sont aussi le lieu de passage et d'accomplissement d'une réalité qui les dépasse, les pierres à bâtir d'une beauté qui les transcende. Non qu'il s'agisse de faire disparaître leurs qualités sensibles. Mais tout en demeurant eux-mêmes, ils vont disparaître en tant que matière pour briller en tant que forme. Leurs qualités sensibles vont devenir, au sens platonicien du terme, des qualités intelligibles.

*

J'ai l'impression, lorsque je me relis et me corrige, tantôt d'œuvrer comme un sculpteur, tantôt comme un musicien. Le sculpteur détache peu à peu de sa statue les morceaux de matière qui empêchent d'en voir la figure parfaite ; le musicien organise ses thèmes, motifs, mélodies et

contrepoints, il ôte le superflu jusqu'à ce que chaque note soit nécessaire, et prenne place dans un édifice intérieur.

Et dans ces deux arts, comme dans l'art de l'écriture, la matière sonore ou tactile est organisée afin de dégager une forme, de se métamorphoser en forme. Tout en restant elle-même, la matière sonore ou tactile cesse, dans l'œuvre, d'exister *pour elle-même*. Le bronze et le marbre, devenus statues, ne sont plus seulement bronze et marbre – ou même plus du tout. Leur matérialité demeure, certes, et leur sensorialité, mais leur matière n'est plus leur fin. Leur matière est le lieu de la forme sculptée. Nécessaire, mais nécessaire à sa propre disparition.

De même, les sons de la musique. Sans leur présence matérielle, la musique n'existerait pas, mais dès lors que la musique existe, cette matière sonore s'évanouit et s'épanouit dans une forme qui, comme le disait Proust de la fameuse petite phrase de Vinteuil, est *sine materia*.

De même enfin, dans l'œuvre littéraire : les mots s'évanouissent dès qu'ils s'épanouissent. Ils connaissent la même disparition glorieuse, dans ce que j'ai appelé la forme, et que j'ai envie d'appeler simplement la beauté. Je pourrais revenir à la formule que je citais au début : *écrire de la fiction, c'est se souvenir de ce qui n'existe pas*. Il faudrait ajouter : et c'est transcrire si bien son souvenir que les mots de notre écriture, à leur tour, vont cesser d'exister. L'écrivain de fiction se souvient de ce qui n'existe pas, et ce souvenir, il l'écrit avec des mots voués à une glorieuse inexistence...

Or tout cela, ce double défaut d'être, cette double absence, permet d'atteindre au mystère même de la présence, au comble même de l'être, car qui peut douter un instant que la fiction, singulièrement dans ses plus hauts chefs-d'œuvre, mais plus humblement dans chacune de ses incarnations, ne soit en fin de compte plus réelle que le réel ? Les mots racontent ce qui n'existe pas, et s'effacent

dans leur propre lumière. De ce rien proféré par du rien, que reste-t-il ? Il reste tout, il reste la beauté.